

CATHERINE CÔTÉ

DÉSERTION

ROMAN POLICIER

v1b éditeur

DÉSERTION

VENDREDI 13 AOÛT

C'est trop silencieux, la campagne. Trop silencieux et trop bruyant à la fois. Ils ont beau être à Saint-Hyacinthe depuis des mois, Suzanne ne s'y fait toujours pas. Au lieu d'entendre la rue, l'animation de la ville, comme à Montréal, on dirait qu'elle ne perçoit que les bruits de la maison. Il y a la voix de Léo qui lui parvient, il chantonne sous la douche. L'eau fait grincer la tuyauterie. L'ampoule grésille au-dessus de la table de cuisine, projetant sur les murs l'ombre des chaises aux sièges de paille défoncés. La trotteuse tique dans l'horloge grand-père qui trône dans le salon, le genre de meuble trop solennel pour cette maison mal entretenue, au plancher croche et aux portes grinçantes. Il y a aussi des grattements dans le mur – on dirait que les souris sont encore revenues. Et la champlure, dans la cuisine, qui fuit toujours. Suzanne a l'impression de se réveiller toutes les nuits pour la haïr, la maudite champlure.

Elle a les membres engourdis par la fatigue, mais elle sait bien qu'elle n'arriverait pas à dormir si elle se mettait au lit. Une tasse de thé, tiens. Ça lui ferait sans doute du bien. Avec

difficulté, elle se lève du fauteuil dans lequel elle s'était installée pour lire. Elle ignore pourquoi elle s'entête, quand elle sait que de toute façon, ça ne fonctionne jamais: elle ne fait qu'ouvrir un livre et le poser sur ses genoux avant de se laisser emporter par le flot confus de ses pensées, sans être capable de se concentrer sur les mots sur la page. Elle aimerait tellement pouvoir lire de nouveau... Elle aimerait aussi pouvoir se reposer, vraiment, parce qu'elle est constamment fatiguée. Chaque fois qu'elle les croise, les femmes de la ville lui disent qu'elle devrait en profiter pour dormir avant que le bébé arrive, parce que ça ne dort pas beaucoup, un bébé, n'est-ce pas? Le problème, c'est qu'elle ne se repose jamais suffisamment. Elle se réveille presque chaque heure et, pour compenser, passe des journées à somnoler dans l'ombre du porche, mais n'en sort jamais apaisée. Il y a l'inconfort de la grossesse, d'abord. L'ennui, ensuite. Son travail lui manque. Au moins, quand elle était journaliste au *Montréal-Matin*, elle avait l'impression de servir à quelque chose. Lorsqu'elle sera mère, est-ce qu'elle aura le sentiment d'être réellement utile? Elle s'ennuie de la ville, aussi. Tant qu'à tourner en rond, elle préférerait le faire dans sa maison de Westmount plutôt qu'ici, dans une bicoque délabrée au milieu d'un champ de maïs. Il n'y aurait plus d'araignées, plus de cigales, plus de souris dans les murs, plus de maudite champlure. Surtout, plus d'épouvantail pour la faire sursauter chaque fois qu'elle entrevoit sa silhouette sous le ciel troué d'étoiles.

Ça fait des mois qu'ils ont quitté Montréal pour fuir les menaces de la pègre. Malgré le temps qui passe, la peur persiste. Des craintes insidieuses refont surface aux moments les plus imprévisibles. Quand elle se promène au marché avec Léo, en lui serrant la main, un sourire en vient parfois à effleurer ses lèvres. Et puis, il suffit qu'elle aperçoive un chapeau dans la foule pour que toute l'angoisse qu'elle avait ressentie à Montréal, où elle se savait suivie par le crime organisé,

la frappe de plein fouet. Elle se trouvait toujours hantée par des hommes aux couvre-chefs sombres.

Elle réussit habituellement à se raisonner en se disant que le crime organisé a sans doute oublié ses articles sur le Red Light. Si Léo et elle se font toujours traquer, elle ne l'a pas remarqué. Peut-être que le danger est passé. Ils ne le sauront jamais s'ils ne rentrent pas à Montréal, non ? Chaque fois qu'elle ramène le sujet, Léo ne veut rien entendre. Elle voit bien qu'il a peur, elle *comprend* qu'il a peur, sauf qu'elle n'en peut plus d'être cloîtrée ici. Sa maison lui manque. Ses amies aussi. Et même Marcus.

Suzanne ne prend pas la peine d'allumer dans la cuisine pour préparer son thé. La flamme bleue de la cuisinière à gaz éclaire brièvement son visage avant de s'atténuer lorsqu'elle dépose la bouilloire sur le poêle. Elle est bien dans le noir. Elle préfère quand la maison est plongée dans la pénombre. Ça l'aide à mieux discerner ce qui se passe dehors, le soir. Elle observe les chauves-souris qui volent au ras des épis de maïs ; les arbres, à l'horizon, des masses touffues d'un noir encore plus profond que la nuit ; la lune qui éclaire faiblement le champ.

Et la voiture. La voiture, juste là, qu'elle n'avait pas remarquée. Celle qui roule, lentement, les phares allumés, vers leur maison.

— Léo, dit Suzanne d'une voix pressante.

Il sort de la salle de bains en caleçon, alarmé par son ton. Suzanne indique la fenêtre, la voiture qui approche dans un bruit de vieille mécanique. La voix soudain stridente, elle demande :

— Est-ce qu'on attend quelqu'un ?

— C'est correct, ma belle, chuchote Léo en se dirigeant vers la porte d'entrée.

Léo se saisit rapidement de la carabine appuyée contre le mur, avec le geste habitué et compétent d'un soldat. Un frisson de désir court sur les cuisses de Suzanne. Elle n'aurait jamais

pensé que ça lui ferait autant d'effet de voir Léopold avec une arme... Peut-être que c'est la grossesse? Paraît que vers la fin, ça donne envie... Ou alors, c'est peut-être juste Léo: ses bras forts, son dos musclé. Léo qui est prêt à tout pour la protéger. Non pas qu'elle en ait vraiment besoin: elle sait très bien tirer au pistolet elle-même... Elle n'y peut rien, l'idée qu'il serait prêt à prendre des risques pour elle, ça l'excite. C'est comme si la violence, la possibilité que *lui*, il fasse violence à quelqu'un d'autre *pour* elle...

Suzanne a un gloussement nerveux, et il tourne la tête vers elle. Elle hausse les épaules comme pour s'excuser. Il paraît amusé, on dirait bien qu'il a deviné ce qui lui passe par la tête.

— As-tu vraiment peur, ou c'est le fusil qui te fait cet effet-là? fait-il d'une voix taquine.

— T'es niaisieux. C'est sûrement juste quelqu'un qui s'est perdu, hein?

Elle dit ça pour se rassurer, et peine tout de même à y croire. Qui pourrait bien venir les visiter à une heure pareille?

— Je vais aller checker ça. Va donc m'attendre dans la chambre, tant qu'à y être.

Il lui lance un clin d'œil. Encore une chose qui lui donne envie, tiens: ses yeux bleus, vifs et profonds. Elle s'éloigne vers la chambre, la seule pièce qu'elle aime vraiment ici. Elle la trouve douillette avec ses rideaux diaphanes, ses jetés de dentelle, ses oreillers duveteux. Refermant la porte du bout du pied, elle commence à dénouer son peignoir de soie lorsqu'une voix familière retentit dans l'autre pièce.

— Good grief. What the hell is going on with you, guys?

Étonnée, elle renoue sa robe de chambre pour quitter la pièce. Marcus? Elle avait l'habitude qu'il débarque à l'improviste lorsqu'ils étaient à Westmount, mais c'est la première fois qu'il vient leur rendre visite à Saint-Hyacinthe.

— Do you greet everyone with a gun ou c'est juste pour moi? Je suis flatté.

— Ben, tsé, le monde qui arrive la nuit sans s'annoncer...

— Ah, right, ce monde-là...

Dans un grincement de porte, Suzanne pénètre dans l'entrée. En la voyant, Marcus passe une main dans ses épais cheveux noirs, se dandinant d'un pied sur l'autre. Il est gêné, ça ne lui ressemble pas. Léo pose la carabine. D'un geste de la main, il l'invite à l'intérieur.

Suzanne fait un pas de plus vers Marcus. Le plancher craque sous ses pieds. Elle se demande de plus en plus ce qu'il fait ici, si préoccupé... Puis elle s'arrête. Elle a le sentiment que quelque chose de grave est arrivé. C'est ça qu'il vient leur annoncer. C'est peut-être encore la pègre qui lui a fait des menaces.

— Qu'est-ce qui se passe, Marcus ?

Il hausse les épaules. Léopold fait quelques pas vers la chambre, touchant l'épaule de Suzanne au passage. Sans doute qu'il va s'habiller.

— Je vous dérange, hein ?

— Non. Est-ce qu'il y a quelqu'un qui est mort ?

— What ? No. Laisse-moi le temps d'arriver, là, je vais tout vous conter...

— Nous conter quoi ?

— Jesus, Sue. Relax. Je viens de faire une heure et demie de route rien que pour vous voir la face. Je peux-tu juste avoir un verre avant ?

— Marcus ! s'impatiente-t-elle.

Il est déjà parti vers la cuisine, elle l'entend farfouiller dans les armoires. Elle le suit, une main contre ses côtes, qui l'élancent tout à coup. Le faux travail, encore... De l'autre pièce, Léo remarque fortement :

— Je pensais que tu buvais plus.

Marcus ne répond pas. Suzanne se dépêche de le rejoindre, médusée. L'air moite de l'été est entré dans leur demeure en même temps que leur ami. Marcus est devant l'évier avec une

bouteille de whisky. En l'entendant s'approcher, il lève son verre dans sa direction.

— Je te sers ?

— Marcus, dis-moi ce qu'il y a. C'est Carignan, c'est ça ?

— Non. Pour une fois, ça a rien à voir avec mon maudit partner... C'est le comité disciplinaire.

Son ami parle d'une voix éteinte, le dos tourné, la tête basse, comme s'il ne voulait pas qu'elle l'entende. Il se sert une autre rasade, qu'il boit d'une traite. Elle a deviné ce qui s'en vient et pose une main contre son dos pour l'aider à parler.

— J'ai perdu mon grade. Je suis suspendu pour deux mois.

MARDI 17 AOÛT

On dira bien ce qu'on voudra, les levers de soleil sont magnifiques à la campagne. En ville, ils étaient toujours cachés par les maisons, et par la montagne aussi. Ici, avec la fenêtre de la cuisine qui a vue sur un champ, c'est différent. L'insomnie de sa fin de grossesse a au moins ça de bon. Suzanne ne regrette pas de s'être levée aux petites heures et d'avoir rejoint Marcus dans la cuisine pour une petite partie de cartes, ce qui leur a permis à tous les deux d'assister à ce spectacle.

— Bon, dit-elle en bâillant. On fait une autre partie, ou tu veux aller te recoucher ?

— Me *recoucher* ? You're funny, commente Marcus en consultant la feuille sur laquelle ils inscrivent leurs pointages. Trois à neuf ? Jesus, Sue. Depuis quand tu joues bien de même, toi ?

— Essaie pas, je te dirai pas mes secrets. As-tu faim ?

— Une dernière game pis on déjeune. Awaye, je suis pressé de perdre.

Elle s'exécute avec engouement, puis met de l'ordre dans ses cartes avant de reprendre sa cigarette qui se consumait

dans le cendrier. Ça fait bien son affaire, au fond, que Marcus soit ici.

Il lui refile son cribbage. C'est sans doute l'alcool qui l'empêche de bien dormir. Il n'a pas vraiment arrêté de boire depuis vendredi. Et ça irrite Léo, qui cache mal son impatience quand leur ami lui demande encore à boire. Suzanne, quant à elle, se verrait mal lui enlever son verre de la main – surtout maintenant, dans ces circonstances-là. Elle comprend à quel point il doit se sentir coupable. Et incompetent. Perdre son grade et se faire suspendre : un dur coup pour quelqu'un qui n'a que le travail dans sa vie.

Marcus claque une carte sur la table, confiant.

— Nine, annonce-t-il avant de prendre une gorgée de rye. So, seriously, when are you guys coming back to Montreal?

— T'essaies de me déconcentrer, c'est ça ? Quinze-deux.

Elle avance sa fiche de deux points sur la planche. Il lève les bras au ciel, puis fouille dans ses cartes pour déposer autre chose sur la table.

— Goddammit, Sue. Alright... Vingt... vingt-whatever.

— Vingt-deux. Apprends à compter.

— Réponds donc à ma question.

— Quand Léo va vouloir.

Marcus hausse les épaules comme si ça lui était égal. Elle se doute bien qu'il s'ennuie d'eux. Ils s'ennuient de lui aussi.

Détournant la tête, Suzanne tend l'oreille pour tenter de deviner si Léo sommeille toujours. Aucun bruit ne vient de la chambre. Tant mieux. Son mari dort mal depuis qu'il a arrêté de prendre ses pilules. Il lui a dit qu'il n'en avait plus besoin, mais vu la fréquence à laquelle ses cauchemars le réveillent, elle voit bien que ce n'est pas vrai. Tant mieux s'il réussit à récupérer ce matin. Peut-être que c'est la présence de Marcus qui lui permet de se reposer. Il n'a plus à être sans arrêt sur le qui-vive, puisqu'il n'est plus le seul, dorénavant, à pouvoir la protéger.

— Je lui en ai parlé hier, by the way, quand on est allés en ville, dit Marcus. Ben, if you can call it that.

— Pis? Il a dit quoi?

— Qu'il est encore trop tôt pour rentrer chez vous.

— Ça fait quasiment six mois.

— I know, I know... Listen, il y a plus rien qui bouge à Montréal. Carignan m'a pas reparlé, ça fait longtemps que la Moralité fait plus de descentes dans le Red Light... Honnêtement, je pense que la pègre vous a oubliés. Le problème, c'est qu'il est pas convaincu. You know how he is.

Obstiné? Orgueilleux? Oui, elle sait comment il est, son Léo. Marcus lui prend ses cartes. Il commence à brasser d'une main tremblante, engourdie par l'alcool. Il prend une gorgée, se racle la gorge, distribue une autre main. Le rayon de soleil qui baigne la cuisine se pose sur le bras de Suzanne, une chaleur accueillante.

— On peut pas forcer ces affaires-là, dit-il en retournant à son jeu.

— T'es ben philosophe, tout d'un coup... Oui, t'as raison. C'est juste que...

— Que?

— C'est tellement plate, Saint-Hyacinthe. T'as pas idée.

Marcus éclate de rire.

— Well, yeah! Pour une p'tite fille de la grand' ville comme toi, c'est tout un changement.

— T'es un p'tit gars de la grand' ville aussi, fais pas semblant.

— Yes, pis j'ai aucune crisse d'intention de m'installer dans le boutte. Pourquoi vous êtes pas restés à Toronto? Le père à Léo voulait plus de vous?

— Non, le contraire. Je veux dire que Léo voulait pas qu'on mette son père en danger en s'établissant près de chez lui.

— I get it. Well, pourquoi vous allez pas juste... I don't know. Chez ton père à toi, dans sa grosse baraque, là? Pour vous cacher.

— Non.

— Sérieusement, ton père, là...

— Marcus. Tu sais qu'on n'en parle pas, de ça.

— I already told you: il a peut-être des contacts qui pourraient vous protéger. Penses-y. Ça vaudrait quand même la peine de le mettre au courant.

— J'ai dit non, Marcus.

— C'est peut-être juste ça que ça prend pour convaincre Léo...

Elle y a déjà pensé, et elle n'est pas prête à piler sur son orgueil. Pas maintenant. Après tout, ça fait déjà longtemps qu'elle s'arrange toute seule avec ses problèmes. En plus, il y a des années qu'elle ne lui a plus adressé la parole, à son père. Des fois, elle se dit que c'est mieux comme ça. Quand on ne s'entend sur rien, ça vaut la peine de couper les ponts, non ? Histoire de s'épargner un peu de désagrément...

Moqueur, Marcus pose son menton mal rasé dans sa paume et murmure :

— Ou bien sinon... we could run away together. Avoue que ça te tente. Je pourrais élever ton kid comme si c'était le mien !

— Arrête donc de dire des niaiseries, ricane Suzanne.

Il hausse les sourcils, taquin, puis se masse un œil avec la paume. Elle reconnaît ce geste, qui accompagne habituellement les abus de boisson chez son ami. Pauvre Marcus... Même si ça fait des années qu'elle le voit boire de la sorte, elle ne peut s'empêcher de s'inquiéter pour lui.

— Sérieusement, est-ce qu'il y a quelque chose qu'on peut faire pour toi ?

— Ben non. Of course not ! Qu'est-ce que tu ferais, anyway ? Tu peux pas convaincre Bourdon de me dé-suspendre. Ni Diane de me dé-divorcer.

— Ça, c'est vrai. Peut-être bien que...

Elle s'égare, joue avec ses cartes du bout des doigts. Elle n'a pas l'habitude de chercher ses mots avec Marcus. D'habitude,

elle lui dit franchement tout ce qui lui passe par la tête. Cette fois-ci, elle hésite par souci de le protéger, et il la presse d'un geste de la main.

— Peut-être que what ?

— Peut-être que tu devrais pas recommencer à boire autant.

— Ah! I knew it. Léo a caché des bouteilles hier, hein ? Je le savais. Le p'tit maudit.

— Je sais pas de quoi tu parles, prétend Suzanne.

— Lui avec, il veut que j'arrête ?

— On veut pas que t'*arrêtes*, on veut juste... je sais pas. T'aider.

— Ce qui m'aide, c'est d'oublier que ma vie, c'est un gros bordel. Can you do that for me ?

— C'est pas rien qu'un bordel. T'as quand même deux belles filles...

— Ben oui, maugrée-t-il, pis Diane me laissera plus les voir si elle sait que j'ai recommencé à boire.

Il dépose son jeu sur la table, commence à se craquer les jointures. Même si Suzanne aimerait l'aider à maîtriser sa nervosité, elle sait qu'il a raison. Elle ne peut rien faire, au fond. À part peut-être lui permettre de parler du peu de choses qui vont encore bien, dans sa vie. Qui sait, d'un coup que ça le motive à être sobre...

— Léo m'a dit que tu les as vues beaucoup ce printemps. Peggy pis Lucille.

— Hmm. Yeah, you know. Diane me laissait les prendre chez nous, des fois.

— Chez vous ? raille Suzanne, espérant l'égayer. Qu'est-ce que tu faisais chez vous avec deux bébés ?

— Arrête de rire, l'avertit Marcus. Qu'est-ce que je faisais, qu'est-ce que je faisais... je sais-tu, moi ? I spent time with them, that's all. Tu vas le découvrir assez vite, ce qu'on fait avec un enfant...

Il indique son ventre d'un coup de menton moqueur. Suzanne l'imagine mal avec des petites. Les dernières fois

qu'elle les a vus tous ensemble, les O'Malley, Marcus se contentait de boire pendant que Diane courait à gauche et à droite pour changer des langes, donner le sein, essuyer ci, ramasser ça... On dirait qu'aujourd'hui, il y a quelque chose de différent dans la voix de Marcus. Elle est plus tendre. Suzanne le presse gentiment :

— Est-ce que Peggy aime encore les poupées en chiffon ?

— Nope. Là, c'est les billes, son affaire. Des moyens choisis hazards, faut toujours que je la surveille...

— Pis Lucille, j'imagine qu'elle a commencé à marcher ?

— Certain qu'elle a commencé à marcher ! Pis à parler. Nineteen months, eille... Elle est brillante, je sais pas de qui elle tient ça... Certainement pas de moi.

Marcus appuie son menton dans sa paume. Il prend le temps d'avaler une autre gorgée, puis son visage s'illumine :

— Elle aime se cacher en arrière des rideaux, tsé ? Pour jouer à hide and seek. Elle pense qu'on la voit pas. I play along, pis quand je la trouve, des fois, elle rit tellement fort qu'elle tombe sur le dos...

Il prend une grande inspiration. Suzanne attend, écoute.

— Estie que ça me fait du bien de l'entendre rire...

Des coups à la porte d'entrée les font sursauter. Suzanne tressaille. Elle trouve que Marcus se relève rapidement pour un homme qui a bu autant. Il a même le réflexe de se mettre entre elle et la porte pour la protéger.

Les coups recommencent. Marcus sort de la cuisine, puis s'exclame avec un découragement apparent :

— Jesus Christ.

— Quoi ? C'est qui ?

Elle se rapproche de Marcus. Il y a une vitre dans la porte. Une porte-moustiquaire, aussi, qui permet de voir le chemin de gravier qui mène à la grand-route. Suzanne n'a pas le temps de faire deux pas que Marcus ouvre la porte en tonnait :

— What are *you* doing here ?

Rassurée, Suzanne expire plus longtemps que d'habitude en reconnaissant la nouvelle arrivée.

— Allô, Marcus. Je pourrais te poser la même question.

— Adèle? Comment tu nous as trouvés?

— C'est Louise.

— Louise?

Suzanne n'en revient pas. Marcus a confié à sa secrétaire où ils se cachent depuis des mois? Léo ne sera pas content de l'apprendre. Elle l'entend qui se lève, les ressorts du matelas grincent au fond du couloir.

— J'ai besoin de vous parler. À Léo, surtout. Je suis désolée de débarquer aussi tôt chez vous. Il y a une urgence.

— Je vais aller le chercher, dit Suzanne.

*

En attendant les Gauthier, Marcus dirige Adèle vers la cuisine, où les cartes sont encore étalées sur la table avec la planche de cribbage. Il lui prend l'envie de changer les fiches de place pour se donner une avance sur Sue... mais il se ravise. Si Adèle est ici, c'est qu'il doit se passer quelque chose d'important. Et ça veut dire qu'ils ne finiront pas leur partie.

What the hell, se dit-il en avançant sa fiche d'un bon vingt points sur la planche. Adèle rit en le voyant faire, et il porte un doigt à ses lèvres pour lui intimer de se taire. D'un geste complice, elle fait mine de verrouiller ses lèvres, puis reprend cette expression étrange qu'il n'arrive pas à déchiffrer. Sans doute qu'elle le juge. Qu'elle a entendu la nouvelle de sa rétrogradation, qu'elle a remarqué son verre de rye. Bien sûr qu'elle le juge. Elles font toutes ça, les femmes, n'est-ce pas?

Elle retire son veston. Marcus lui indique une chaise. Elle s'installe en retroussant les manches de sa chemise. Il s'écrase sur une chaise lui aussi et suit ses mouvements les yeux ronds. Il se rend compte qu'il ne voit plus clair. Maudit alcool...

Il abuse, il l'admet. Non seulement il n'a plus l'habitude, mais on dirait que la boisson le frappe plus fort qu'avant. C'est peut-être juste le souvenir de ses beuveries qui s'est atténué... Il avait envie d'oublier l'effet que ça lui faisait, le rye. Juste au moment où il se disait qu'il devrait aller se prendre un verre d'eau, il s'aperçoit qu'Adèle l'a devancé.

— Je suis contente de te voir. J'ai entendu la nouvelle, pour ta job. Es-tu correct ?

— Sure. *Why are you here, exactly ?*

Il n'en veut pas, de sa sympathie, et il le lui fait bien comprendre. Elle s'assoit avant d'expliquer :

— Je vais attendre que les autres arrivent avant de te conter ça.

Ils se dévisagent un instant. Elle se met à taper du talon, il tâche d'avoir l'air plus sobre qu'il ne l'est réellement. Elle tire un mouchoir de l'encolure de sa blouse pour s'éponger le front et, un bref instant, il aperçoit les dentelles de son soutien-gorge. Il se détourne en prenant une gorgée d'eau.

Son dos le fait souffrir. Son dos, sa tête, ses épaules, sa nuque, son ventre. Sa vie.

— Marcus. Tu m'as pas répondu. Tu tiens le coup ?

— I don't want to talk about it.

Espérant qu'elle ne le presse pas, il détourne le regard vers la fenêtre. C'est une autre belle journée d'été qui s'annonce. Le ciel est ponctué de nuages délicats comme de la ouate. Une autre belle journée de suspension pour le grand sergent-détective. Oh, pardon, pour le grand *agent* de la Sûreté municipale.

Good grief.

Ils entendent enfin du mouvement. C'est Léopold. Les yeux encore plissés de sommeil et les cheveux en bataille, il entre dans la cuisine, suivi de près par sa femme.

— Adèle! s'exclame-t-il d'un ton jovial. Je suis content de te voir! Quoique t'as pas la face de quelqu'un qui est là pour le fun...

— On peut rien te cacher, mon Léo.

Marcus tire une chaise pour Suzanne, qui s’y installe avec précaution en se tenant à la table, le dos droit, une main posée sur son ventre. Ça lui fait penser à Diane, à la manière dont elle se tenait quand elle était enceinte. Il repense à toute la tendresse qu’ils éprouvaient l’un pour l’autre, à l’époque, et ça lui donne envie de boire.

D’ailleurs, est-ce que Diane a déjà entendu la nouvelle de sa rétrogradation ? Il espère que oui, pour ne pas avoir à la lui annoncer lui-même. En même temps, si ce n’est pas déjà fait, il pourrait retarder le moment où ça va gâcher les rapports cordiaux qui s’étaient établis entre eux... Ces derniers temps, elle le laissait même voir ses filles deux fois par semaine. Maintenant, elle va sans doute revenir sur cette décision-là.

C’est alors qu’Adèle bouscule une fois de plus ses pensées :

— Il y a eu un enlèvement dans Hampstead.

Les sourcils levés, Léo émet un long sifflement. Le bruit fait sursauter Marcus et lui donne encore plus mal aux yeux. Il a l’impression qu’un clou vient de s’enfoncer derrière chaque orbite. Il passe une main dans ses cheveux et remarque que Léopold vient de remplir son verre d’eau.

— Ben voyons donc, souffle Suzanne, atterrée. C’est pas croyable. Un enlèvement ?

— Elle s’appelle Rita Grondin. Son père a reçu ça ce matin.

Adèle sort une carte postale de sa bourse et la tend à Marcus. Il l’empoigne, scrute l’image du Château Frontenac en hiver, avec quelques couples qui font du patin à glace, avant de la retourner.

— 50 000 \$? That’s a lot of money. They’re not fucking around.

— Surveille ton langage, Marcus, le sermonne Léo. Garde-toi une petite gêne devant les femmes.

— Léo, l’interpelle Adèle, tu travailles toujours à ton compte ?

Les Gauthier échangent un haussement d'épaules complice. Est-ce qu'Adèle sait pourquoi ils ont quitté la ville? Marcus est pas mal certain qu'il ne lui en a jamais parlé. En même temps, il ne se souvenait pas non plus d'avoir dit à Louise pour leur maison à Saint-Hyacinthe...

— Je sais pas, explique Léo. C'est compliqué. Suzanne t'a conté pourquoi on a quitté Montréal?

— Non, avoue Adèle. J'ai compris que vous étiez dans le trouble, j'en sais pas plus. À cause des articles à Suzanne?

Marcus se doute bien qu'Adèle a compris plus de choses qu'elle ne veut le laisser entendre, il espère se tromper. Elle côtoie tout le temps Carignan au travail, après tout. Si elle savait à quel point il est pourri, ça la mettrait peut-être en danger...

Il tente de changer de sujet, mais Léo le surprend en le coupant d'un ton bête :

— Mêle-toi pas de ça, s'te plaît.

Marcus serre les dents.

— Je pense juste qu'on devrait pas parler de ça à n'importe qui...

Suzanne n'a pas l'air d'accord :

— Adèle, c'est pas n'importe qui.

Les deux hommes l'ignorent. Comme pour signaler que le sujet est clos, Léo demande à Adèle :

— T'es venu pour me demander de t'aider, c'est ça ?

Elle prend un moment avant de répondre.

— La Sûreté manque de staff... C'est pas mêlant, Bourdon a même demandé à Pelletier la permission que les policières du Bureau préventif donnent un coup de main aux détectives. Pis Pelletier a dit oui.

— Jesus, glousse Marcus.

Un plissement de front insulté de la part d'Adèle, une moue de pitié de la part de Suzanne. Bon, bon, bon.

— Bourdon veut jamais que Léo se mêle des affaires de la Sûreté, soutient-il.

— Ben là, il a dit oui. Il a dit que c'était une très bonne idée, même.

Marcus a du mal à y croire. D'habitude, Bourdon se plaint dès qu'il mentionne l'idée de refiler de l'ouvrage à Léo... Peut-être bien qu'il réagit comme ça parce que c'est toujours lui qui fait ce genre de propositions ? C'est vrai qu'il a un peu tendance à déléguer... Bref.

Pourquoi Adèle n'a-t-elle pas pensé à lui, là-dedans ? Elle ne lui fait plus confiance, c'est ça ? À cause de sa suspension ? Insulté, il demande :

— What about me ? Can I help ?

Adèle semble rassurée de savoir qu'il est prêt à leur donner un coup de main. Ça devrait lui changer les idées. De toute manière, il se verrait mal laisser Léo faire un travail de police en restant ici à se tourner les pouces.

Puis, Marcus pense à l'argent. Il n'est plus détective, et il a quand même un loyer à payer, et des petites à nourrir...

— Faudrait savoir par contre... Are we getting paid... ?

— Seigneur, Marcus, s'exclame Suzanne. Il y a une fille qui s'est fait enlever ! Je vais te payer, moi, pour que t'aides Léo. Ça te va ?

— Fâche-toi pas, je disais ça de même.

Marcus s'étire vers son rye, Léo lui enlève son verre.

— Ça va faire, là, dit-il à voix basse.

Son ami enchaîne plus fort, en parlant pour eux deux :

— Je pense qu'on est partants, mais j'aime pas trop l'idée de laisser Suzanne toute seule ici.

— En fait, j'ai pensé qu'elle pourrait remonter en ville avec moi. Le père de la fille qui s'est fait enlever admire beaucoup son travail de journaliste. Il voudrait qu'elle écrive sur l'enlèvement.

Le regard de Suzanne pétille lorsqu'elle entend ces mots. Léopold, par contre, semble mécontent de la proposition d'Adèle et se mordille le pouce.

— T'es pas sérieuse? fait Suzanne, la gorge serrée par l'émotion.

— Je te jure. Je reviens de chez lui, pis on a parlé de toi... Il dit qu'il a beaucoup aimé ce que tu faisais au *Montréal-Matin*. Quand je lui ai expliqué que je te connaissais, il était pas mal impressionné. As-tu encore le goût de travailler?

— Certain. Je passe mes journées à tourner en rond, je m'endure plus. Pis, en plus, si ça peut aider à faire avancer l'enquête...

Marcus remarque que son ami n'affiche plus une moue aussi renfrognée. Léo jette maintenant à sa femme un regard attendri. Ou plutôt: mou. Un regard mou. Celui d'un homme qui laisse sa femme faire n'importe quoi. Une femme enceinte qui travaille. Ou pire, une *mère* qui travaille. Quelle idée! Marcus, lui, a bien dit à Diane qu'il n'était pas question qu'elle retourne faire des heures à la banque après la naissance de Lucille.

Et Diane l'a mis à la porte. Ça, c'est une autre histoire.

Suzanne a un mouvement de la tête, Léopold lève les yeux au ciel, un petit sourire aux lèvres. Comme s'ils pouvaient se comprendre sans se parler.

C'est nouveau, ça. Ça l'énerve. Avant, ils se parlaient à voix haute, comme tout le monde. Maudite sentimentalité niaiseuse.

Léo demande à Marcus:

— La pègre enlève pas des petites filles, hein?

— Ben non. Jamais de la vie. À moins que le père ait des grosses dettes... même à ça, ça serait lui qui serait visé, pas l'enfant.

— J'aime quand même pas ça, dit-il en se tournant vers sa femme. Pis je veux pas que tu restes toute seule. Veux-tu aller chez ton père?

— Pourquoi vous me parlez toujours de mon père? Non, jamais de la vie.

— Goddammit, Sue! Faut que tu sois en sécurité!

— Ben, si j'allais à l'hôtel...

— Attendez.

La policière les interrompt en levant la main, alarmée :

— Comment ça, en sécurité? C'est l'affaire de cet hiver, c'est ça? Qu'est-ce qui s'est passé, exactement? Je veux pas vous mettre en danger.

Après une pause, elle demande :

— Vous êtes dans le trouble avec la pègre, c'est ça? C'est les articles sur le Red Light?

Marcus secoue la tête, et interrompt Suzanne lorsque celle-ci s'apprête à parler :

— Sue, stop it. Le monde entier a pas besoin de savoir ce qui s'est passé il y a six mois.

Ses joues virent au rouge. Il est évident qu'elle n'a pas apprécié se faire interrompre... Ce qui l'étonne le plus, c'est que Léo semble approuver son idée. Léo regarde Marcus de biais avec insistance, avant de rendre sa décision encore plus explicite :

— Écoute, Marcus. Elle allait ben finir par l'apprendre à un moment donné. Autant que ça se fasse pas tout croche. Vas-y donc, toi.

Il prend une profonde inspiration, baisse la tête. Léo a raison. Tant qu'à faire, autant prendre le taureau par les cornes... Avec un soupir, il commence à parler en fixant ses mains, qu'il tord sans pouvoir s'arrêter.

— C'étaient les articles à Sue, oui, mais surtout mon enquête sur la tenancière de bordel. Carignan voulait cover up l'affaire. Il m'a menacé pis on a fait un deal. Je me tiens drette, pis tout le monde est correct. Léo pis Sue. Moi. Diane, mes petites...

Adèle l'écoute, impassible. Il enchaîne, comme pour la rassurer :

— C'est sous contrôle. I'm keeping tabs on Carignan since March, je le surveille tout le temps, pis je fais ce qu'il me demande sans poser de questions. Il s'est rien passé de plus, pis j'imagine que c'est à cause de ça.

— Cibole, s'exclame Adèle.

Elle repousse sa chaise pour se lever, faisant crisser les pattes sur le parquet mal ciré de la cuisine.

— Si j'avais su que c'était si pire que ça, je serais pas venue vous chercher. Oubliez ça. On va s'arranger autrement, il est pas question que vous vous mettiez en danger.

— Non! tranche Suzanne. On va t'aider, comme on a dit qu'on ferait, pis je vais dormir à l'hôtel. J'irai parler à Carignan moi-même s'il le faut. Il rate jamais une occasion de me dire à quel point il m'apprécie, je pourrais peut-être tâter le terrain...

— Non, Suzanne, dit Léo d'une voix ferme. Je t'interdis de faire ça, c'est bien trop dangereux.

— Ben là! crie-t-elle. Décide donc tout pour moi, tant qu'à y être!

— Fâche-toi pas...

— J'ai pas besoin de ta permission pour faire quoi que ce soit!

— Je veux juste pas que tu prennes de risques...

— Le père de la fille m'a demandé de l'aider, il tient à ce que je sois impliquée! Je peux pas dire non à ça!

— Ben oui, je sais bien...

— Je remonte en ville pis je m'en vais à l'hôtel. Avec ta carabine, tiens! T'es content, là, ou tu me l'interdis, ça aussi?

Avant qu'il ait le temps de répondre, elle se tourne vers Adèle et déclare:

— Dis-moi ce que j'ai à savoir pis je te sors un premier article avant la fin de la journée.

Adèle a un mouvement de la tête.

— T'es certaine?

— Mets-en que je suis certaine! Je vais être prudente, pis c'est ça qui est ça.

— Mon amour...

— Quoi encore?

— Oublie pas ton revolver. Il est dans le tiroir, près du lit.

— Mais pour qui tu me prends ? OK, je l'oublierai pas, bon !
D'autres questions ?

Marcus ne peut s'empêcher d'éclater de rire. Et dire qu'il croyait pouvoir dissuader Suzanne de faire quoi que ce soit...

Suzanne peine à se lever, et finit par s'appuyer sur le bras de Marcus. Les hommes la suivent des yeux, se demandant quoi dire, alors qu'elle cherche visiblement son sac à main. Marcus le repère sur le plancher, il se penche et le lui tend. Un vertige lui monte à la tête. Elle saisit la ganse d'un coup sec. Léo plaque les mains sur la table et se lève à son tour en poussant un soupir.

— Sacrement... OK, d'abord. Quand est-ce qu'on part ?

— Idéalement, maintenant. Tout ce que vous avez besoin de savoir est là-dedans.

Adèle dépose une chemise beige sur la table et demande :

— Marcus, es-tu en état de partir tout de suite ?

— Sure. J'ai enquêté bien plus drunk que ça, tu sauras.

— C'est rassurant, commente la policière.

— Il va être correct, tranche Suzanne.

Elle quitte la pièce d'un pas rapide, vu les circonstances. Léo sort de la pièce à son tour. Bientôt, des éclats de voix animés parviennent de la chambre. Marcus se lève, il prend la chemise qu'Adèle vient de leur remettre et la coince sous son bras. Alors qu'il fait un salut de la tête à la femme, elle lui tend la main, d'un geste plus formel. Il joue le jeu. Leur poignée de main dure un peu trop longtemps. Il se dit qu'il devrait dire quelque chose pour alléger l'atmosphère... Adèle l'interrompt :

— Pourquoi tu m'as pas dit, pour Carignan ? On s'est vus toutes les semaines depuis mars. Il t'a fait couvrir des affaires croches ?

— Juste cette fois-là, inquiète-toi pas.

— Marcus, cibole... tu peux pas gérer tout ça tout seul. Si Carignan travaille vraiment avec la pègre, alors c'est un gars dangereux.

— Justement! Tant qu'il sait pas que tu es au courant, t'es protégée. Vas-tu m'engueuler si je t'interdis de te mêler de ça?

La réplique amuse la policière, qui s'égaie. Marcus remarque que la maison est retombée dans le silence. Bon, la chicane n'a pas duré longtemps... Il reprend:

— Listen, pourrais-tu demander au poste pour qu'il y ait des gars qui gardent un œil sur elle? Sans qu'elle s'en rende compte, of course. J'ai pas le goût qu'elle se fâche après moi.

— J'y avais déjà pensé.

Évidemment. Toujours plus fine que les autres, la Adèle. Elle reprend:

— Vas-y, maintenant. Va à Québec pis ramène-moi Rita Grondin.

L'horloge sonne 11 heures dans le salon, et le bruit résonne dans toute la maison. Il donne l'impression à Marcus d'un compte à rebours qui commence. Il redoute ce qui arrivera si le temps vient à manquer.

Qui a enlevé l'héritière Grondin ? En cette fin d'été 1948, la question est sur toutes les lèvres, et la police met les bouchées doubles pour retrouver au plus vite la fille unique du propriétaire du plus célèbre grand magasin de Montréal. Même Louise Fréchette, la secrétaire de la Sûreté municipale, s'est portée volontaire pour lire le journal intime de Rita Grondin. Elle découvre que, sous des airs de jeune fille rangée, l'adolescente traversait une crise et envisageait de s'enfuir avec son amoureux. Se pourrait-il qu'il s'agisse non pas d'un rapt, mais d'une « désertion », d'une fugue ? Mais voilà : le père Grondin reçoit régulièrement des appels du ravisseur et une demande de rançon – exorbitante – a été postée depuis Québec. Les collègues de Louise lui font bien comprendre qu'ils n'ont pas de temps à perdre avec des théories farfelues.

CATHERINE CÔTÉ vit à Montréal. Après *Brébeuf* (Triptyque, 2020) et *Femmes de désordre* (VLB, 2023), *Désertion* est son troisième roman noir historique. Elle est également autrice de recueils de poésie et de romans jeunesse, et cocréatrice du balado humoristique *Un peu de crime dans ton café*.

Le
Groupe
Livre
QUÉBECOR

ISBN 978-2-89849-039-2

